

Voix plurielles

Revue de l'Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)



La problématique de l'exil dans la littérature caribéenne francophone

Line Menage

Volume 18, Number 2, 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1085066ar>

DOI: <https://doi.org/10.26522/vp.v18i2.3538>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)

ISSN

1925-0614 (digital)

[Explore this journal](#)

Article abstract

Les évolutions en tous genres (technologiques, scientifiques, littéraires, sociétales) ont modifié la perception du monde, influé sur les migrations et ont transformé le rapport de l'homme avec la société contemporaine. Les écrivains caribéens francophones retranscrivent dans leurs romans les événements historiques depuis la mise en place du système esclavagiste dans l'espace américano-caribéen jusqu'à nos jours. La thématique des flux migratoires, la relation de l'homme avec l'autre sont au centre des problématiques littéraires et sociétales. Les migrations s'accroissent dans l'espace caribéen depuis les révoltes anti-esclavagistes et les proclamations d'abolitions de l'esclavage dans les îles caribéennes, menant à une problématique de l'exil. L'homme noir fera de nouvelles expériences notamment par la découverte de nouveaux lieux et modes de vie (espace rural, ville caribéenne, très grande concentration urbaine française). Entre exil, recherche de repères et quête d'identité, la littérature caribéenne francophone se nourrit de ces nouvelles transformations dans la vie de l'humain.

Cite this article

Menage, L. (2021). La problématique de l'exil dans la littérature caribéenne francophone. *Voix plurielles*, 18(2), 233–244.
<https://doi.org/10.26522/vp.v18i2.3538>

© Line Menage, 2021



This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

La problématique de l'exil dans la littérature caribéenne francophone

Line Menage, Université des Antilles

L'histoire coloniale, les mutations socio-politiques, économiques et littéraires ont été les moteurs d'inspiration des écrivains caribéens francophones pour écrire leurs œuvres. Celles-ci dépeignent la réalité rurale et urbaine des îles de la Caraïbe. Elles mettent en scène des personnages particuliers auxquels le lecteur peut s'identifier. Témoins des mutations et des transformations successives, les écrivains caribéens sont motivés par la restauration du patrimoine culturel et langagier dénaturé par la modernité, la société de consommation, l'assimilation et l'urbanisation galopante. Il s'agit de dépasser une vision caricaturale du monde colonial et de s'interroger sur le devenir des populations afro-descendantes et afro-caribéennes. La société moderne contemporaine n'est pas sans poser problème, puisque mue par des questions essentielles comme le repère identitaire, l'altérité à travers les voyages et les migrations. L'expérience des personnages a lieu sur divers plans. Le thème de l'émigration se déroule au moins sur trois étapes : un déplacement des campagnes vers les bourgs, des bourgs vers la ville et enfin de la ville vers la mégapole. Ces migrations forcées surviennent suite aux transformations économiques et sociales. L'écrivain sensible aux mutations de sa société imprime dans le texte les différentes phases de cette transformation. Sous la plume de l'écrivain, le personnage se soumet à d'autres mondes et à de nouveaux modes de vie. N'y a-t-il pas chez les écrivains tels que Dany Laferrière, Patrick Chamoiseau ou encore Joseph Zobel une volonté de se délester du mythe du voyage colonial pour mettre en lumière une traite moderne : l'urbanité ? Si, depuis Césaire, le « retour au pays natal » constitue un axe central de l'écriture, cette problématique n'est-elle pas ambiguë dans la mesure où elle trouve son corolaire dans l'exil ? Cette littérature n'est-elle pas habitée par le mythe constant de Sisyphe, une quête perpétuelle de l'être primal ? Ces questions essentielles tendent à développer mon propos et ainsi poser les bases de mon discours.

Première migration : le déplacement des campagnes vers les bourgs

Les écrivains caribéens francophones font état de plusieurs thématiques s'inspirant de la société caribéenne en totale développement. En Haïti (ancienne colonie française qui acquiert son indépendance le 1er janvier 1804), en Guadeloupe et en Martinique (anciennes colonies françaises libérés en 1848), les flux migratoires prennent de l'ampleur dès lors que les hommes noirs deviennent libres, suite aux insurrections anti-esclavagistes. Les codes

esclavagistes et coloniaux perdurent pourtant par l'existence des cases, de l'habitation-plantation et par la poursuite du travail difficile dans les champs de cannes. Le désir de fuir, de s'éloigner, de s'exiler de ces facteurs limitants se fait de plus en plus présent chez les nouveaux hommes libres. La question de la migration prend tout son sens avec les déplacements de populations partant de l'espace rural que référencent les écrivains caribéens francophones dans leurs romans. L'homme quitte les campagnes pour se réfugier dans les bourgs, mouvement qui constitue une première vague migratoire, voire une première forme d'exil. Le lecteur peut y voir une volonté de la part des habitants de rompre totalement avec un passé douloureux et traumatisant. Lorsque l'on évoque l'espace rural, il apparaît important de préciser qu'il s'agit de la campagne, du lieu de vie des hommes après les abolitions. Certains ruraux continuent de vivre dans l'espace rappelant l'esclavage à l'exemple du roman de Zobel *La Rue Cases-Nègres*, contrairement au roman de Chamoiseau *Texaco*, qui présente une vie dans la campagne loin des cases esclavagistes ou de l'habitation-plantation en Martinique. Ce roman rapporte l'installation des habitants dans les campagnes par l'intermédiaire de sa narratrice Marie-Sophie Laborieux : « Mon Esternome et sa Ninon s'installèrent en quelque part là-haut, comme on s'installe dans un autre pays » (173). Ce propos nous renseigne sur la mise en place des personnages s'apparentant à un changement, à l'appropriation d'un nouveau lieu de vie, à une forme d'exil, d'une sorte de fuite en laissant le passé derrière soi. S'établir dans les campagnes représente pour les personnages le point de départ d'une nouvelle vie avec tous les codes qu'impose le fait de s'exiler (apprendre à vivre selon d'autres modalités, d'autres repères). Les habitants des campagnes créent ainsi un réseau de cultures vivrières (travail de la terre) où ils font preuve de grande solidarité et montrent une force de résistance. *La Rue Cases-Nègres* de Zobel retrace une vie post-esclavagiste en Martinique avec les mêmes modes de vie esclavagistes. Le narrateur José, un enfant noir, nous décrit son lieu de vie en ces termes : « La rue Cases-Nègres se compose d'environ trois douzaines de baraques en bois couvertes en tôle ondulée et alignées à intervalles réguliers, au flanc d'une colline. Au sommet, trône, coiffée de tuiles, la maison du gérant, dont la femme tient boutique. Entre 'la maison' et la rue Cases, la maisonnette de l'économe, le parc à mulets, le dépôt d'engrais. Au-dessous de la rue Cases et tout autour, des champs de cannes, immenses, au bout desquels apparaît l'usine » (19-20). Ce propos du narrateur permet au lecteur de visualiser les conditions spatiales de vie de l'homme dans une période post-esclavagiste une habitation dans le sud de la Martinique. Ce propos met aussi l'accent sur cet espace rural rappelant sans cesse les blessures.

Par attrait de la nouveauté, par volonté de changer de mode de vie, les hommes vont quitter cet espace rural gangrénant, pour vivre dans les bourgs. Les hommes noirs avaient déjà

une première idée de ce qu'offre l'espace urbain, puisque même en vivant dans les campagnes, ils effectuaient l'aller-retour de la campagne au bourg, comme le montre le roman *Texaco*. La narratrice Marie-Sophie Laborieux mentionne leurs habitudes : « Charge de nègres du Quartier délaissaient leur jardin. Du mardi au vendredi, ils allaient travailler aux chaudières de l'Usine ou à d'autres machines » (181). Ce type de travail à l'usine leur permet d'échapper au travail des champs de cannes où règne la mort. Ces allers-retours dans le bourg leur permettent d'aborder d'une certaine façon les premiers éléments de la mondialisation, de l'urbanisation. Chamoiseau nous en dit plus sur l'implantation des bourgs en Martinique. Au gré de ses déplacements hors de l'habitation-plantation en tant qu'homme libre, le personnage Esternome assiste à la naissance du bourg dans la ville de Saint-Pierre. Lieux créés par les hommes influents de l'époque, c'est d'abord un lieu de transit : « Aux bords de mer, dans des havres, des culs-de-sac, des tréfonds en jonction des rivières et des quatre chemins, les gouverneurs et les curés avaient planté les bourgs par lesquels transitaient vers les commerces d'Europe, sucre, café, tabac ou caco-gros-caco » (79-80). Les différents espaces de création évoqués légitiment la prolifération de ces nouvelles formes de vie. Ouverts sur le monde, ce sont des lieux facilitant les échanges, accentuant le phénomène d'urbanisation. La narratrice de *Texaco* nous renseigne sur l'esthétique des maisons du bourg : « C'était une géométrie de maisons basses à persiennes et balcons, affublée d'un quai pour voyageurs dans une rade mélancolique où s'élochaient des yaks alourdis par le sucre » (80).

Zobel met en lumière les migrations de populations de la campagne au bourg dans *La Rue Cases-Nègres*. L'obstination de la grand-mère de José appelée M'man Tine, va être le moteur d'un changement significatif puisqu'elle luttera contre le chemin destiné aux enfants de son âge : l'engagement dans les petites-bandes dites « ti-bandes » en langue créole (groupes d'enfants travaillant dans les champs de cannes). La fuite de l'espace rural se fait par un déménagement dans le bourg, à Petit-Bourg, quartier de la commune de Rivière-Salée dans le sud de la Martinique. Le narrateur José, petit enfant noir, relate ce déménagement avec facilité. En voici un extrait : « M'man Tine quittait la rue Cases-Nègres. Elle allait habiter Petit-Bourg ! Je retournerais à l'école, et le midi j'irais chez m'man Tine ; je mangerais chez elle. Je deviendrais un enfant du bourg » (137). Pour le bien-être de son petit-fils, le personnage m'man Tine décide de bouleverser son quotidien, de quitter l'habitation-plantation. Il s'agit déjà d'un dépaysement pour José puisqu'il n'aura plus l'occasion de côtoyer ses amis de la rue Cases-Nègres. Le narrateur décrit l'esthétique du bourg : « Nous habitons la Cour Fusil. Deux longues baraques parallèles couvertes en tuiles, divisées en compartiments, donnant sur une étroite impasse grossièrement pavée » (137-138). La fiction dans laquelle nous plonge Zobel

et Chamoiseau, nous propose une première approche de l'émigration, du dépaysement, d'une forme d'exil.

Cette première forme d'exil, ce premier véritable mouvement de population en masse, des campagnes aux bourgs reflète le désir de changement des personnages, lassés d'une vie misérable. Les meilleures conditions de vie et de travail qu'offre l'espace urbain légitiment le déplacement des hommes vers la ville caribéenne de Fort-de-France, de Pointe-à-Pitre et de Port-au-Prince.

Deuxième migration : le déplacement des bourgs vers la ville caribéenne

Le phénomène d'urbanisation et de mondialisation participe aux développements structurels des villes caribéennes. Fuyant le passé esclavagiste et les postures limitantes empêchant l'évolution, l'homme quitte l'espace rural, les bourgs pour se réfugier dans la ville. Le roman de Gary Victor *Le sang et la mer* relate ce départ des bourgs pour la ville de Port-au-Prince en Haïti. Hérodiane, la narratrice, nous décrit sa vision lors de son départ pour la ville dès l'incipit : « J'ai vu la mer passer par-dessus les cocotiers malades du rivage, traverser avec précaution le village en prenant soin de ne pas piétiner les cases presque brûlées par le souffle du dernier cyclone [...] puis prendre place dans un grand camion qui me rappela, tout d'abord, celui que nous avions pris, mon frère et moi, pour nous rendre à Port-au-Prince » (11). Ce propos met en lumière les moyens de transports empruntés par les personnages du roman. Ces derniers témoignent et informent de l'évolution de la société contemporaine. La narratrice, par l'évocation de ses souvenirs, pose un regard sur le tableau de l'espace rural délaissé. Le champ lexical qu'emploie la narratrice illustre par la durée et les sentiments de désacclimatations les difficultés rencontrées par les personnages notamment lors du voyage pour se rendre à Port-au-Prince : « Le voyage vers Port-au-Prince fut doublement éprouvant. Il y eut ces heures terribles passées dans un container converti en véhicule de transport pour ruraux, puis le choc de la cohue crasseuse et de la chaleur dès les premières banlieues de la capitale » (42). Cette migration éprouvante pour les passagers du camion et particulièrement pour la narratrice interpelle non seulement sur les comportements des ruraux, sur l'évolution de la société, mais sur la situation sanitaire de la ville. Contrairement à ce passage de l'espace rural à l'espace urbain désagréable référencé dans *Le sang et la mer*, le roman *La Rue Cases-Nègres* fait état d'une toute autre description.

Lorsque José et M'man Tine quittent le bourg pour habiter à Fort-de-France, le voyage se fait par bateau. Les ruraux de l'époque de Zobel contrastent avec ceux de Victor. José met en évidence la particularité de ce voyage : « Des voyageurs de la campagne, nu-pieds et coiffés

de chapeaux de bacoua, et des gens soigneusement habillés, causaient à haute voix, riaient, mangeaient, se partageaient du pain et des fritures » (208). L'ambiance que référence José est conviviale ; solidarité, partage et respect de soi et de l'autre sont mis en avant. En arrivant à Fort-de-France, José livre ses premières impressions : « La ville me paraissait plus vaste, plus bruyante que les plus grandes forêts, les plus grosses plantations, les usines les plus monstrueuses que j'aurais pu imaginer. Que de rues ! Que d'autos ! » (208-209). La ville de Fort-de-France dépasse les attentes et les imaginations de José. Il effectue un comparatif entre le bruit, l'espace de la ville à ceux de la campagne, qui est de toute évidence contrasté. Contrairement à José, Hérodiane, narratrice du roman *Le sang et la mer*, nous livre une vision péjorative de la ville de Port-au-Prince : « Coincée dans ce véhicule de passagers agglutinés en compagnie de caprins de bananes, de bidons et de boîtes en carton, je ne découvris de Port-au-Prince, tout d'abord, que son brouhaha stupéfiant et cette chaleur mêlée aux odeurs nauséabondes des ordures empilées des deux côtés de la rue, que les gens brûlaient pour tenter de s'en débarrasser » (44). S'il est vrai qu'Hérodiane rapporte les effets du bruit à grande échelle à l'instar de José, son descriptif va plus loin puisqu'elle repère les mauvaises odeurs et les comportements insensés des gens de la ville. Ce propos met l'accent sur la situation sanitaire dans la ville de Port-au-Prince, constat que l'on retrouve dans les romans de Dany Laferrière, à l'instar de *Pays sans chapeau*. Le narrateur met en avant les odeurs, les bruits et l'occupation de l'espace par les habitants urbains.

L'ouvrage *Société et modernité. Essai d'interprétation de la société martiniquaise* d'André Lucrèce apporte un éclairage sur le décalage entre l'espace rural et l'espace urbain : « L'ancien espace apparaît désormais comme espace altéré, noyé dans une sorte de standardisation collective. Le nouvel espace est un espace essentiellement urbain » (91). Les bourgs apparaissaient déjà comme de petites villes, rassemblant l'essentiel et rompant avec la vie esclavagiste. L'espace urbain devient attrayant par sa nouveauté, ses superstructures et ses conditions de vie et de travail totalement différentes. La ville caribéenne devient donc un refuge. *Texaco* de Chamoiseau relate la fuite de l'espace rural en Martinique pour la ville de Fort-de-France avec son personnage Esternome en 1902, suite à l'éruption de la Montagne Pelée : « En débarquant à Fort-de-France, mon Esternome n'avait pas de beaux airs. Un état de vieux-nègre dégingolé des mornes. Mais qui le vit ? Nul ne le vit » (208). La ville apparaît ici comme un refuge pour tenter de fuir à la catastrophe naturelle qui tue tant les biens matériels que les hommes. L'article d'Olivier Dehoorne, Huhua Cao et Dorina Ilies, « Étudier la ville caribéenne », met en évidence cet aspect de la ville caribéenne, en mentionnant son importance dans la vie des ruraux : « La ville caribéenne est aussi cette ville refuge avec ses divers quartiers

populaires, précaires ou insalubres, des quartiers d'exil, des minorités ethniques en situation d'exclusion sociale, des jeunes qui 'galèrent' ». Les auteurs jettent un regard lucide sur cette ville caribéenne contemporaine qui devient un refuge malgré les aspects négatifs qui peuvent en découler (démographie galopante).

Cette descente dans les villes est significative notamment en Martinique, dans la ville de Fort-de-France. Lorène Labridy livre son interprétation de l'exode rural et de comment les événements socio-politiques et économiques ont influé sur cette forme d'exil :

Le terrain approché, la ville de Fort-de-France (chef-lieu d'une cinquantaine de km de la Martinique, Département français d'Outre-Mer), s'est nourri de migrations internes entraînant alors son expansion. En effet, – et pour ne prendre que cet exemple – la crise sucrière des années 50 a provoqué un exode rural important. Près de 40 milliers de personnes se sont ainsi déplacées des campagnes vers les terres environnantes de la future « capitale ». (1)

Ces données chiffrées témoignent de l'importance des migrations dans l'espace caribéen dans un espace nouvellement contemporain. Le roman *Texaco* le matérialise parfaitement à l'aide d'exemples et de champs lexicaux accentuant sa portée : « Les gens tombaient encore par grappes de la campagne » (402).

Cette deuxième vague de migration, voire d'exil impacte fortement la démographie et permet au lecteur de comprendre les avancées de la société caribéenne francophone. Après l'attrait de la nouveauté de la ville caribéenne, les habitants, notamment les ruraux, ont tenté de s'acclimater, voire même de s'imposer dans un espace réfractaire à leur installation. Le développement de la ville va accentuer les disparités raciales et sociales, créant des fossés économiques et sociaux. La ville devient un frein à l'évolution de ceux qui n'ont pas trouvé leur place. Ces pertes de repères légitiment la fuite de la ville caribéenne pour se réfugier dans les très grandes concentrations urbaines (France ou Canada).

L'exil : de la ville caribéenne aux grandes concentrations urbaines

Les romans caribéens francophones dressent un tableau de la société caribéenne francophone en mettant en scène la problématique de l'exil. Dès les années 1960 dans la Caraïbe, les habitants sont encouragés à prendre leur envol vers les grandes villes françaises. D'abord comme alternative aux crises sucrières, au manque de travail et d'évolution dans les îles, l'exil a aussi servi de moteur démographique pour la France et d'élan pour la production économique après la seconde guerre mondiale. Ces migrations vers des terres inconnues et des modes de vie différents constituent l'exil caribéen. Parler de migration vers la France revient à évoquer la question du Bumidom. Cet organisme gouvernemental français légitimant le départ

des caribéens de leur île a participé à grande échelle à ce dépeuplement forcé. L'ouvrage critique de sociologie d'Alain Anselin, *L'émigration antillaise en France. La troisième île* met l'accent sur l'exil, devenu un véritable problème de société. Il met en évidence le contraste entre deux périodes historiques et l'évolution des mentalités : « Il y a trente ans, dans la Caraïbe, 600 000 Antillais rêvaient de la France. Aujourd'hui, en France, 400 000 Antillais rêvent des Antilles. En vingt ans, de 1962 à 1982, la population antillaise en France a quintuplé » (100). L'auteur fournit des données chiffrées sur cette démographie qui impacte tant les îles de la Caraïbe que la France. Il révèle d'ailleurs l'action du Bumidom sur le départ en masse de la population caribéenne : « Le rôle exact du Bumidom et le poids réel de son action sont aisés à établir. Ils s'ordonnent autour de deux grands axes : – l'exécution d'une politique de main d'œuvre – l'exécution d'une politique de population, qui jettent les fondations réelles d'une nouvelle communauté en France : 'l'émigration'. Le Bumidom disparaît en 1982 » (108). Cet organisme gouvernemental mis en place durant une vingtaine d'années sera le moyen direct pour modifier la démographie des îles, et influencer sur la problématique de l'exil des hommes et des femmes de la Caraïbe. Les écrivains caribéens francophones par leurs romans sont les marqueurs de cette génération d'exilés, à l'instar du roman d'André et Simone Schwarz-Bart *Un plat de porc aux bananes vertes*, qui met en scène un personnage féminin pris au piège dans un asile en France et qui, par ses souvenirs, entreprend un voyage par la pensée dans son île natale. Après avoir vécu en France durant une longue période, le personnage a vieilli et est internée. Elle incarne l'exil, puisque piégée dans un monde dont elle ne rêve plus.

De même, le roman de Gisèle Pineau *Fleur de Barbarie* thématise l'exil, puisque le personnage féminin central, Josette, passe son enfance en France, dans la Sarthe. Le cas du personnage est intéressant car elle incarne les jeunes, nés en France, qui n'ont pas connu leur île d'origine. Même si elle entreprend un retour au pays natal sur la demande de la famille de sa mère biologique, le thème de l'exil prend tout son sens puisqu'elle repartira pour la France pour y rester. Elle décrit d'ailleurs ses sentiments à l'approche du retour de ce qui constitue pour elle sa maison, en France :

« Au fur et à mesure que le train s'enfonçait dans la campagne, les arbres remplaçant les immeubles, le béton cédant la place aux villages et aux étendues silencieuses des bois et des champs, je sentais grandir en moi le bonheur du retour. Je rentrais au pays, pareille à l'enfant prodigue à qui il tarde de revoir les siens. [...] C'en était fini du baignage et de l'exil. J'allais retrouver la ferme de mon enfance ». (207)

Ce propos met l'accent par le champ lexical qu'emploie la narratrice sur son idée d'exil. L'expérience du retour au pays d'origine constitue pour elle l'exil dans toute sa splendeur. Elle évoque la Guadeloupe, son pays natal comme étant un bain, un endroit où elle rêvait de s'enfuir. Cette thématique de l'exil prend tout son sens dans la mesure où les hommes définissent leur pays d'attachement à leur propre idée.

Dans son roman *Chronique de la dérive douce*, Dany Laferrière fait un portrait de l'exil. Le personnage fait l'expérience de l'habitat urbain par son départ de Port-au-Prince en Haïti pour le Canada. L'ouvrage *Frères migrants* de Chamoiseau propose une définition de ce que constitue l'exil, voici ce qu'il nous en dit : « Sur quoi se fondent les élans migratoires ? Bien sûr : la guerre, la terreur, la peur, la souffrance économique, les désordres du climat... Mais aussi sur l'appel secret de ce qui existe autrement. La plupart des migrants ont identifié le lieu d'une arrivée, qu'ils ont choisi ou qu'a choisi pour eux leur perception du monde » (67). Il énonce les différentes raisons qui poussent à l'exil des habitants, ce que confirme *Chronique de la dérive douce*. Jeune homme sans expérience véritable de la vie, le personnage révèle la temporalité de ce départ : « Je quitte une dictature tropicale en folie encore vaguement puceau quand j'arrive à Montréal en plein été 76 » (11). Cet exil, est en réalité la volonté de fuir un système oppressant opéré par la famille Duvalier au pouvoir. Surnommé « Papa Doc » et « Bébé Doc », le père et le fils Duvalier ont régné sur Haïti dès 1957. La mise en place d'un système dictatorial s'appuyant notamment sur une milice de la terreur, « les tontons macoutes », va marquer l'avenir du pays et de ses habitants. Le pouvoir de domination de ce gouvernement sera notamment relayé dans les romans caribéens francophones. Le propos du roman de Laferrière met en lumière les raisons de ce départ, qui apparaît forcé, et changement de décor et la situation personnelle du personnage. Il révèle comment s'est effectué ce départ, ce qui met l'accent sur la mondialisation avec l'évolution des constructions structurelles telles que l'avion : « Je regarde le ciel en pensant qu'il y a quelques minutes j'étais là-haut parmi les étoiles. La Première fois » (11). Ce voyage constitue l'un des premiers du personnage. Il découvre de nouveaux modes de vie et s'en émerveille. Il précise les raisons pour lesquelles il a quitté Port-au-Prince et met en action la thématique de l'exil par ce propos : « J'ai vingt-trois ans aujourd'hui et je ne demande rien à la vie, sinon qu'elle fasse son boulot. J'ai quitté Port-au-Prince parce qu'un de mes amis a été trouvé sur une plage la tête fracassée et qu'un autre croupit dans une cellule souterraine. Nous sommes tous les trois nés la même année, 1953. Bilan : un mort, un en prison et le dernier en fuite » (73-74). L'écrivain francophone met en scène la problématique de l'exil suite à la dictature imposée en Haïti. C'est dans ce pays francophone caribéen que l'exil est fréquemment décrit dans les romans caribéens

francophones. L'ouvrage *Frères migrants* nous informe sur ce qu'implique l'exil, la relation avec l'autre que l'on ne connaît pas : « L'accueil est un réflexe, un immédiat, comme une compétence de la sensibilité humaine qui surgit sous l'impact de l'inconnu, de l'imprévisible, une distorsion soudaine qui renverse l'esprit, dépasse la peur, et mobilise des sources et des ressources bienveillantes » (85). Le roman de Laferrière témoigne bien de la relation de l'exilé avec les habitants du pays. L'accueil des habitants envers l'arrivant lui permet de comprendre, de déceler les techniques pour survivre dans cette grande concentration urbaine canadienne. Chamoiseau permet au lecteur de comprendre les atouts de l'expérience de l'exil. Il s'agit non seulement d'une découverte de modes de vie nouveaux, de grands espaces, mais d'une expérience personnelle comme le montre l'écrivain : « Aucun migrant ne transporte un pays, une culture, un absolu de langue, une religion complète. Uniquement les combinaisons utiles à sa survie : l'alchimie de la mondialité où s'abreuve sa vision. Ces combinaisons circulent d'expérience individuelle en expérience individuelle, sans que l'une soit identique à l'autre. Dès lors, en Relation, on est toujours neuf pour l'Autre, et l'Autre est toujours neuf pour nous » (99). L'exilé abandonne tout ce qui tient de sa culture pour renaître dans un espace nouveau, liant des relations nouvelles.

Avec *Popa Singer*, René Depestre met en évidence la dictature dans le quotidien des personnages en Haïti. Les conditions de vie sont particulières dans ce pays indépendant et les écrivains caribéens francophones relatent la domination politique des Duvalier. L'exil devient une alternative forcée pour éviter la mort. Voici ce que nous en dit un personnage lors d'un dialogue sur les conditions de vie haïtiennes : « Si on nous ferme au nez toutes les portes, dis-je, on repartira. L'exil est parfois un bon métier » (79). L'exil n'est plus un moyen de fuir mais comparable à une carrière que l'on peut choisir. Est-ce une façon de choisir la vie ? Le narrateur évoque la France comme ayant été le lieu de regroupement pour les exilés. C'est un thème commun aux Haïtiens. Le champ lexical qu'emploie le narrateur confirme cette idée de fuite pour de meilleures conditions de vie : « A la mi-juillet, Lucie et Didier, saturés d'amertume, un dépit rageur au bas-ventre, après un bref asile à l'ambassade du Brésil, avaient à leur tour fui le guépier haïtien » (107). Cet exil met l'accent sur les problèmes politiques que rencontrent les Haïtiens dans l'ère contemporaine. C'est le sujet principal que relate le roman de Kettly Mars, *Saisons sauvages*. Après de multiples péripéties, les personnages cherchent à fuir la dictature haïtienne à la fin du roman. Les personnages veulent atteindre la frontière pour fuir tout ce qu'il y a de négatif en Haïti : « Le plus difficile est de trouver une voiture tout-terrain et d'atteindre la frontière, la route est mauvaise. Il faudra prévoir au moins dix mille dollars pour chacun de vous... mais ce n'est qu'une estimation au hasard » (290-291). La dictature a

un tel impact que les membres du gouvernement deviennent aussi des cibles lorsqu'ils ne servent plus les intérêts du président. Haïti (partie gauche) et la République Dominicaine (partie droite) sont deux états, se partageant une même île, divisée et évoluant sous des aspects divers, et constituent deux Républiques distinctes. Dans *Saisons sauvages*, les personnages ne prennent pas l'avion pour se réfugier dans la ville urbaine canadienne mais la voiture comme moyen de locomotion pour se rendre dans le pays voisin, séparé par une frontière géographique : « Le grand défi est d'arriver jusqu'à la frontière sans passer par les points de contrôle occupés par des militaires assistés de macoutes » (321). Le pays dirigé par des forces armées empêche les sorties intempestives des habitants. Cette fuite du pays pour tenter de retrouver une sérénité mentale et une sécurité physique se retrouve dans le roman d'Alfred Alexandre *Les villes assassines*. Dressant un portrait peu flatteur de la ville de Fort-de-France, qui annihile les valeurs humaines et, pris dans une lutte des classes constante, les personnages relevant d'une classe sociale pauvre, modeste, ignorés par le gouvernement et par la ville elle-même, vont tenter de survivre en témoignant de leur force de résistance. C'est en effectuant un départ quotidien de la ville de Fort-de-France pour se réfugier dans le nord de la Martinique que les deux personnages principaux Evane et Winona vont se ressourcer. La présence de la nature influe sur l'humeur des personnages qui, une fois seuls, s'abandonnent. Ces romans mettant en scène le retour aux valeurs essentielles, la place importante de la nature dans la vie des personnages, révèlent en réalité la présence oppressante et le poids de la ville où règne solitude, violence et négativité.

La thématique de l'exil, qui jusque-là était analysé sous un aspect géographique, peut être comprise sous un autre aspect. Edouard Glissant dans son *Introduction à une poétique du divers* élève le débat en évoquant l'exil intérieur. Philosophe, essayiste, écrivain, il expose sa théorie sur une nouvelle forme d'exil :

Mais dans un même espace où aujourd'hui il y a de plus en plus d'errances internes, c'est-à-dire de plus en plus de projections vers la « totalité-monde » et de retours sur soi alors qu'on est immobile, alors qu'on n'a pas bougé de son lieu, ces formes d'errance déclenchent souvent ce qu'on appelle des exils intérieurs, c'est-à-dire des moments où l'imaginaire, l'imagination ou la sensibilité sont coupés de ce qui se passe alentour. Oui, l'exil intérieur. (88)

S'exiler géographiquement déclenche aussi un exil intérieur, mental, une remise en question de cette nouvelle vie. Il ne s'agit plus maintenant de migrer vers d'autres horizons géographiques mais bien d'entreprendre une remise en question personnelle et identitaire pour tenter de se retrouver.

Conclusion

A travers leurs romans, les écrivains caribéens francophones retranscrivent les faits de la société contemporaine. Les migrations qu'ils décrivent, témoignent d'une évolution socio-politique importante. Les conditions de vie diffèrent d'une île caribéenne à une autre, les raisons de s'exiler diffèrent aussi d'une île à une autre. Cette problématique de l'exil tend à évoluer puisque de plus en plus d'habitants et de personnages fictifs entament leur retour au pays natal.

Ce retour est en réalité l'expression d'un besoin de retrouver son identité en s'imprégnant de la culture, de la langue et des coutumes du pays natal. Avec *Gouverneurs de la Rosée*, Jacques Roumain présentait déjà la thématique du retour après un exil prolongé. Manuel, son personnage principal entreprend son retour en Haïti après un long séjour à Cuba. Le personnage révèle sa force de résistance et sa maturité en mettant à profit ses connaissances et son acharnement pour tenter de relever son quartier d'enfance dans la misère. L'exil retranscrit dans les romans devient un sujet contemporain, mais nous pouvons pourtant évoquer l'arrêt des migrations de populations depuis la crise sanitaire de 2020. Ce nouveau mode de vie influera sans doute sur la thématique de l'exil, des migrations et du rapport à l'autre.

Bibliographie

- Alfred, Alexandre. *Les villes assassines*. N.p. : Écriture, 2011.
- Anselin, Alain. *L'émigration antillaise en France, la troisième île*. Paris : Karthala, 2000.
- Césaire, Aimé. *Cahier d'un retour au pays natal*. Paris : Présence Africaine, 1983.
- Chamoiseau, Patrick. *Texaco*. Paris : Gallimard, 1992.
- . *Frères migrants*. Paris : Le Seuil, 2017.
- Dehoorne Olivier, Cao Huhua et Ilies Dorina. « Étudier la ville caribéenne ». *Études caribéennes*. 39-40 (2018), consulté le 12 mars 2021.
<https://doi.org/10.4000/etudescaribeennes.12699>
- Depestre, René. *Papa Singer*. Paris : Zulma, 2016.
- Glissant, Edouard. *Introduction à une poétique du divers*. Paris : Gallimard, 1995.
- Labridy, Lorène. « Catégorisation, 'ditopie' et urbanité. Comment le locuteur fragmente sa ville ». *Cahiers de sociolinguistique* 13.1 (2008), 119-131.
- Laferrière, Dany. *Pays sans chapeau*. Paris : Zulma, 1996.
- . *Chronique de la dérive douce*. Paris : Livre de poche, 2014.
- Lucrèce, André. *Société et modernité. Essai d'interprétation de la société martiniquaise*. Choiseuil : L'autre mer, 1994.

Mars, Kettly. *Saisons sauvages*. Paris : Mercure de France, 2019.

Pineau, Gisèle. *Fleur de Barbarie*. Paris : Folio, 2007.

Roumain, Jacques. *Gouverneurs de la Rosée*. La Réunion : Orphie, 2015.

Schwarz-Bart, André et Simone. *Un plat de porc aux bananes vertes*. Paris : Points, 2015.

Victor, Gary. *Le sang et la mer*. La Roque d'Anthéron : Vents d'ailleurs, 2010.

Zobel, Joseph. *La rue Cases-Nègres*, Paris : Présence Africaine, 1974.